

Reviews

Comptes rendus

Retour aux sources : Pointe-à-Callière, le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal

ÉLISE DUBUC

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, inauguré le 17 mai 1992. Adresse : 350, Place Royale, Vieux-Montréal (Québec) H2Y 3Y5. Téléphone : (514) 872-9150; télécopieur : (514) 872-9151. Catalogue : *Pointe-à-Callière, toute une expérience*, Montréal, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 1992, 48 p.

Présidente : Francine Lelièvre

Architectes : Dan S. Hanganu/Provencher Roy ainsi que Lemoyne Lapointe Magne architectes et urbanistes pour l'ancienne douane.

Muséographie : GSM Design (édifice de l'éperon, multi-média), Le Groupe D.E.S. inc. (vestiges archéologiques), Design + communications (ancienne douane), GID Design (exposition temporaire).

Dans la foulée des fêtes du 350^e anniversaire de la ville de Montréal, le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal ouvrait ses portes en mai 1992. Lieu fétiche, lieu symbole, le musée s'élève à l'emplacement désigné par les historiens comme celui de la fondation de la ville : là où Maisonneuve déposa le pied, là où fut dite la première messe, le 17 ou 18 mai 1642 (la date reste incertaine), tout juste là où se jetait dans le fleuve Saint-Laurent la petite rivière Saint-Pierre aujourd'hui canalisée. La mise en valeur in situ de la collection archéologique, qu'ont mise au jour dix ans de fouilles, a suscité le développement d'un complexe muséologique. La construction d'un nouvel édifice, le réaménagement d'un ancien et la création d'une crypte archéologique ont abouti à une inauguration en grand apparat, fêtes de commémoration obligent. Issu des rapports ambigus que la ville entretient avec son passé,

ce musée, que l'on nomme aussi familièrement Pointe-à-Callière (toponyme rappelant le troisième gouverneur de la ville, Louis Hector de Callière, qui y établit sa résidence), atteste l'approvisionnement par la ville de son histoire.

Donner à l'archéologie droit de cité

Il y a des villes qui se dédient à l'histoire, réinventent leur passé et le font aimer. Il y a des villes qui deviennent site du patrimoine mondial. Il y en a d'autres qui oublient tout, qui se détachent de leur mémoire.

À Montréal, l'autoroute Ville-Marie a largué les amarres. Le Vieux-Montréal est parti au large, comme un paquebot qui ne fait des croisières que pour les touristes. De l'eau qui noyait ses berges, la ville s'est toujours défendue. Montréal s'est agrandie pour devenir une métropole, rasant et remodelant son visage maintes fois. Néanmoins, quoi qu'elle fasse, et même si elle s'oublie, une ville ne peut rien contre la poussière qui lentement s'accumule. Par inadvertance, le sol garde toujours des traces, si minimes soient-elles, empreintes concrètes de son histoire et de la culture matérielle des gens qui y ont vécu. Ce sont ces traces oubliées que le musée de la Pointe-à-Callière nous invite à découvrir. La construction d'un édifice qui lui est dédié donne au passé pignon sur rue. Le musée devient une borne significative, tangible, comme une fenêtre ouverte sur la nostalgie, où la ville se découvre aux regards tout en se découvrant elle-même.

Situé dans le Vieux-Montréal, sur les bords de la rue de la Commune, le Musée d'archéologie et d'histoire soulève bien des questions. Comment ne pas s'étonner de voir naître à

Montréal un musée dédié à une collection archéologique? Car il faut bien dire que l'archéologie, et même un peu l'histoire, ont longtemps été orphelines dans cette ville qui semblait s'être vouée à de grands projets ayant le mérite de la propulser sur les scènes internationales mais laissant peu de place à un regard sur elle-même.

La genèse du projet donne un éclairage à la question. Le musée est né en deux temps. Un temps très long d'abord où, pendant dix ans, lentement, à coup de pelles, de brosses à dents et de volumineux rapports, des archéologues ont persévéré. Une place, la première, est mise au jour. Elle comprend l'entrée de la ville du temps qu'elle tenait dans ses fortifications, une palissade de pieux avec des trous comme témoins et, plus tard, un imposant mur de pier-

res. Cette place, première place d'armes, première place de marché, soulève tranquillement l'intérêt. Les Montréalais perçoivent encore à peine que leur sous-sol peut être autre qu'un gruyère offert au développement tentaculaire du métro. Il ne semble pas pure coïncidence que ce soit sur les quais d'une station de métro (Champ-de-Mars), sous-sol déjà familier, que de modestes mais intéressantes vitrines ont longtemps été les seules à mettre en valeur de façon un tant soit peu permanente le travail des archéologues et les découvertes de la Place Royale.

Si l'idée de musée était formulée depuis un certain temps, sa naissance comme telle s'est déroulée dans un temps très court. Le 350^e anniversaire de la ville (1992) a servi de catalyseur à la mise en marche du projet. En 1989, la ville de Montréal décide de protéger et de mettre en valeur le site de sa fondation. Le projet débute vraiment en 1990 avec la mise sur pied d'une équipe multidisciplinaire chargée de la réalisation d'un musée. Dès la mise sur pied du projet, les concepteurs envisagent d'amalgamer différents sites ou édifices du voisinage immédiat, intéressants tant pour leur valeur historique et architecturale que pour leur potentiel archéologique. Tout juste à côté de la Place Royale se trouve l'ancienne douane, très bel édifice bâti en 1836, abandonné longtemps à des bureaux anonymes de l'administration portuaire. On pense un moment à intégrer au projet le Centre d'interprétation de l'histoire de Montréal, voisin, situé dans une ancienne caserne de pompiers de la Place d'Youville. Son réaménagement tout récent a servi en quelque sorte de répétition générale. Le projet de jumelage est abandonné quitte à le reprendre plus tard. On préfère plutôt adjoindre la Pointe-à-Callière (originellement la petite pointe, à l'extérieur des murs de fortification de la ville et de l'autre côté de la rivière Saint-Pierre), sur laquelle sera bâti un nouvel immeuble. Avant d'entreprendre la construction, des fouilles plus approfondies s'imposent. Les fondations de l'immeuble de la Royal Insurance Company, bâtiment construit en 1846 et démoli en 1952, qui épousait parfaitement cette pointe de terre, sont dégagées ainsi que, en dessous, des vestiges architecturaux des XIX^e et XVIII^e siècles et des artefacts témoins des occupations antérieures, jusqu'au temps où les Amérindiens utilisaient les berges comme lieu de repos et de passage. De ces fouilles, les Montréalais ébahis apprennent l'existence du premier cimetière de Montréal qui fut aménagé en 1643 et abandonné en 1654.

Fig. 1
Édifice de l'éperon,
Musée d'archéologie et
d'histoire de Montréal.
Architectes : Dan S.
Hanganu/Provencher
Roy. (Photographie :
Musée d'archéologie et
d'histoire de Montréal)



Le musée forme donc trois entités distinctes qui reflètent les lieux de son assise.¹ La pointe, avec les vestiges de l'immeuble de la Royal Insurance Company, sur lesquels s'élève un bâtiment nouveau que ses concepteurs nomment « l'éperon », rappelle selon l'architecte Dan Hanganu la volumétrie de l'édifice disparu.² Cet immeuble abrite les aires d'accueil des visiteurs, une salle multimédia, les bureaux administratifs et un restaurant-cafétéria dont la terrasse offre une vue sur le Vieux-Port. Suit une crypte archéologique qui met en valeur les vestiges de la Place Royale et, enfin, l'édifice de l'ancienne douane, rénové et réaménagé, où se trouvent la boutique du musée au rez-de-chaussée et une aire d'exposition à l'étage.³

Chassé-croisé entre l'histoire et l'archéologie

Les musées d'archéologie in situ sont d'une nature bien particulière. Ils opposent au discours une évidence qui empêche toute vérification. Est-ce l'objet qui est porteur de message ou le discours qui en explique le contexte? L'adéquation entre l'objet et le sujet brouille l'analyse. Les musées d'archéologie in situ forcent un chassé-croisé entre l'histoire et l'archéologie, et obligent à d'incessants allers et retours entre le particulier et le général. L'objet qui valide la théorie est celui-là même qui est présenté. Objet et discours se complètent dans l'exposition. Avec la mise en valeur in situ, l'exposition ne repose pas sur la juxtaposition d'objets réunis par un acte intellectuel, la volonté d'une personne ou d'un groupe (comme dans la formation d'une collection, par exemple), mais bien sur la relation qu'entretiennent entre eux les artefacts archéologiques – de petits objets aux structures architecturales – le lieu, l'espace géographique, l'espace temporel et les visiteurs.

Le musée de la Pointe-à-Callière s'est doté d'un programme de reconstitution en trois volets : 1°) l'histoire (chronologique) de Montréal, 2°) l'évolution des lieux et 3°) les influences qui ont façonné Montréal. À l'évidence, c'est à l'explication de l'évolution des lieux que la démonstration in situ est la plus efficace. Les vestiges archéologiques du sous-sol de l'éperon et de la crypte archéologique en sont témoins.

Pour les deux autres volets du programme d'exposition du musée, reconstituer l'histoire (chronologie) de Montréal et indiquer les influences qui ont façonné cette ville, l'utilisation des objets n'est plus faite sur le mode du

témoignage mais sur celui de la représentation. L'approche thématique commande d'autres techniques muséographiques. On retrouve ces techniques appliquées au début de la visite, dans la salle multimédia où l'on peut voir une rétrospective de l'histoire de Montréal. À la toute fin, après la visite des vestiges archéologiques, une exposition de type plus conventionnel tente de faire le lien avec le Montréal d'aujourd'hui à l'aide de modules didactiques.

Sous les pavés... la ville

La visite débute dans l'édifice de l'éperon par une présentation vidéo (16 minutes) dans la salle multimédia où personnages historiques et actuels se répondent sur des écrans mobiles. Dans le noir de la salle, derrière Maisonneuve se profile le fantôme du pavillon de la compagnie de téléphone Bell Canada auquel, depuis l'Exposition universelle de 1967, les technologies médiatiques, même les plus nouvelles, semblent toujours faire référence. « Un jour, un jour, quand tu viendras, nous t'en ferons voir de grands espaces... » Le voyage auquel nous sommes conviés ici s'appelle le passé et les visiteurs restent longtemps sous l'impression du visionnement : bombardement d'images et ingéniosité de la présentation.

Au sortir de la projection, la visite débouche dans les sous-sols de la Royal Insurance Company. Les vestiges architecturaux, murs à mi-hauteur, sont devenus labyrinthes où, comme dans un jeu d'enfant, il faut parcourir toutes les possibilités avant d'en trouver la sortie. Puis, comme des bulles de mémoire flottante, on aperçoit ici le cimetière (malheureusement un peu caché par les artifices de conservation requis par la nature des sols à préserver), là les fondations du bâtiment Berthelet, de la maison Papineau et d'autres encore. Dans chacune des petites pièces formées, il y a un indice vers lequel porte l'attention. On réalise l'intérêt qu'a suscité cette présentation alors qu'en quittant cette salle, on se surprend à jeter un regard en arrière et à se demander si on n'a pas manqué un des indices. Leur lecture se fait à divers niveaux, de l'anecdote au didactique : ici une base de cheminée, là des couches stratigraphiques. Les vitrines didactiques qui expliquent ces couches sont très rafraîchissantes par leur élégante présentation et par le questionnement qu'elles soulèvent.

Arrêtons-nous à l'examen de ces deux vitrines où sont présentées les couches stratigraphiques. Dans ces vitrines, les petits objets

Fig. 2
 Vestiges architecturaux
 de l'immeuble de la
 Royal Insurance
 Company au sous-sol de
 l'édifice de l'éperon.
 (Photographie : Musée
 d'archéologie et
 d'histoire de Montréal)



ou fragments d'objets, retirés des strates ou périodes d'occupation, sont groupés par siècle (en haut le XX^e puis, en allant vers le bas, les XIX^e, XVIII^e et XVII^e siècles et avant). Cette division ne fait référence à aucune réalité géomorphologique ou structurelle pour les archéologues, pas plus que pour les historiens, qui fondent leur périodisation sur le développement économique-politique de la ville. Le découpage par siècle indique uniquement la succession dans le temps; les points charnières de la classification sont les changements de siècles. Il est intéressant de noter la simplification qu'ordonnait la volonté de faire comprendre un message. Ça l'est d'autant plus lorsqu'on remarque que l'examen de la disposition des objets, même dans cette forme simplifiée, suscite le questionnement des visiteurs. La transformation des formes et des types d'objets rend l'évolution visible. Pour ceux dont la curiosité aura été piquée, des livrets, disposés sur le côté des vitrines, donnent des renseignements sur les artefacts présentés. S'il faut ajouter quelques améliorations à l'ensemble – la consultation des livrets n'est sans doute pas toujours évidente si des guides-

animateurs n'en font pas la démonstration –, cette présentation est d'un grand intérêt et rappelle la résistance de l'objet à la classification. Au chassé-croisé entre l'histoire et l'archéologie auquel réfèrent les musées d'archéologie in situ s'ajoute donc la volonté d'expliquer (modalité pédagogique) que modulent les limites du médium exposition. La démonstration oblige souvent à repenser la présentation (exposition) selon ses propres lois.

Toute l'action du musée ne se veut pas aussi didactique. D'autres types de présentation font appel à une fonction qui verse du côté de l'esthétique, où l'objet se donne à regarder. Dans les vitrines, petites trouvailles à voir dans les toilettes et à la cafétéria, des objets reliés aux thèmes de l'hygiène et de l'alimentation sont présentés comme des tableaux, natures mortes qui sont ici bien vivantes.

Après la visite de l'édifice de l'éperon, la descente dans l'égout collecteur William, aujourd'hui vide, qui endiguait les eaux de la petite rivière Saint-Pierre et sert de passage vers la crypte archéologique, est en soi un petit moment d'éternité. Passé et présent, face à face, racontent l'évolution d'un rivage, le sort d'une

trop petite rivière progressivement emmurée, engloutie par le développement urbain. Une peinture en trompe-l'œil offre la vision des berges avant que la ville ne les bouscule. Une pompe pour évacuer l'eau qui suinte vide tranquillement la flaque dans laquelle se mire l'image du passé. Et si l'on porte attention à l'étrange courbe que suit le passage vers la crypte archéologique, on devine l'immense tuyau dans lequel s'écoulent aujourd'hui les eaux propres et sales charriées par la ville, cette fois bien actuelle.

La crypte archéologique présente ses vestiges sur un autre mode. La déambulation dans les vestiges de l'immeuble de la Royal Insurance Company, avec ses couches antérieures, avait éveillé quelque peu les visiteurs. Encore sous l'effet de la présentation médiatique, leur participation avait été ni plus ni moins celle de spectateurs. Les guides-animateurs, présents dans l'édifice de l'éperon, interagissent avec les visiteurs sur un mode à demi-théâtral. Ceux-ci restent encore un peu spectateurs, se faisant indiquer ce qui est digne d'intérêt. Dans la crypte archéologique, l'atmosphère est bien différente. Les guides-animateurs ont disparu. Pour fournir un supplément d'information tout en évitant la forme narrative du texte ou du panneau explicatif, quatre projections présentent autant de personnages qui mettent en scène chacun leur petit bout d'histoire. Ils n'en sont pas moins des personnages-machines dont l'image apparaît en surimposition sur les ruines et qui répondent par boucle à des questions préfabriquées. Les visiteurs restent donc seuls face à la cacophonie archéologique.

L'ensemble des vestiges se présente comme un gros gâteau surélevé. Ici le musée retrouve son aspect chantier. On y accède par une passerelle qui, un peu comme celle construite au-dessus des fouilles du Palais de l'intendant à Québec, aide à la compréhension par la distanciation qu'elle procure. Issue de plusieurs compromis, dont le principal était de ne pas surélever le plancher de la Place Royale au niveau de la rue, afin de ne pas obstruer la vue du très bel édifice de l'ancienne douane, la présentation constitue un inédit pour la conservation des vestiges. La stabilisation de ceux-ci n'est pas encore terminée en raison de la capillarité de l'eau que contient encore la masse de terre et de pierres.

Des deux côtés de la passerelle, un jeu de cache et révélation aide à simplifier la lecture mais il est encore très difficile de démêler l'appartenance des pierres. Est-ce le mur de fortification du XVIII^e siècle, la base de la

fontaine du XIX^e, le corps de garde devenu magasin, la canalisation du XX^e siècle? Réalité urbaine où tout à coup l'archéologie devient beaucoup plus un enchevêtrement qu'une superposition. Les visiteurs restent perplexes devant la confusion dont il faut accepter les qualités, si déroutantes soient-elles. Car il faut saluer les efforts entrepris pour expliquer une situation toujours en évolution. Un autre choix aurait été d'isoler une période, de figer l'interprétation dans le temps pour en permettre une reconstitution plus claire au détriment des autres, simplifiant certes la lecture mais masquant, voire détruisant les éléments cruciaux de son évolution.

L'exposition que vient de présenter le Centre canadien d'architecture (CCA) sur les fortifications de Montréal au XVIII^e siècle⁴ met en perspective le long chemin qui sépare l'information documentaire, dans ce cas l'information écrite et l'illustration que procurent les documents d'archives, de l'information-objet comme dans le cas des vestiges archéologiques de la Pointe-à-Callière. Comment réconcilier l'exposition livresque et la présentation de ces gros moellons de pierre, les plans successifs des fortifications de l'ingénieur Chaussegros de Léry, comme on pouvait les voir dans l'exposition du CCA, et la réalité concrète de cette porte ou ces fondements de murs tels qu'on les trouve dans la crypte archéologique? Chacune ayant ses qualités et ses défauts, comment reprocher à l'une ce qui est l'apanage de l'autre?

Lors du passage dans l'ancienne douane, la chaleur et l'émotion suscitées par les lieux précédents semblent disparaître. Est-ce parce que « l'esprit des lieux » n'y est pas alors qu'il était si présent ailleurs? Il faut se souvenir qu'il s'agit du réaménagement d'un intérieur dont les occupations administratives précédentes, Service des douanes et autres services de l'administration portuaire, n'avaient conservé aucune des caractéristiques architecturales de l'intérieur du bâtiment, le transformant en bureaux anonymes. Ou est-ce encore parce que le propos change radicalement, n'étant plus soutenu ni par le substrat archéologique, âme du musée, ni par la vivacité de la présentation? Quoi qu'il en soit, la magie du lieu est quelque peu bousculée en cette fin de visite où il faut passer par la boutique et par un petit escalier pour accéder à la dernière étape.

La magie revient, tout juste au moment de sortir de la boutique, alors qu'on débouche sur la rue Saint-Paul, le plus naturellement du monde, comme si l'on venait tout juste de la quitter. Cela rappelle qu'il faut ajouter au musée

un autre volet, celui de devenir lui-même objet, artefact, dans cette ville musée qu'est le Vieux-Montréal, carrefour cette fois d'enjeux touristiques et culturels.

Les journalistes et critiques culturels, pourtant accaparés par des réouvertures de musées, expositions et inaugurations de toutes sortes pendant les festivités du 350^e, ont presque tous été touchés par le musée. Ils en parlent comme d'une révélation, comme si tout à coup ils comprenaient quelque chose, ce qui est tout à l'honneur du musée. L'originalité de l'expérience qui est proposée aux visiteurs et la valeur de témoignage que procure la présentation in situ y est pour beaucoup.

Les données sur la fréquentation compilées par le musée totalisent 110 000 visiteurs jusqu'à ce jour, ce qui n'inclut pas les nombreuses entrées durant la journée internationale des musées, les journées d'inauguration et les visites gratuites du mercredi soir.⁵ Ces chiffres ne différencient pas les touristes des Montréalais. Le nouveau musée a certes attisé la curiosité. Les touristes, pour qui le Vieux-Montréal est déjà une halte bien établie, vont sans doute étendre leurs pas de la Place Jacques-Cartier jusqu'à la Pointe-à-Callière. Reste à savoir si les Montréalais vont prendre l'habitude de fréquenter leur histoire.

Le musée évite l'écueil de célébrer la grandeur d'une ville. Les vestiges archéologiques s'attachent aux détails et l'histoire s'appelle ici par son petit nom, celui des réalités quotidiennes et bien concrètes. Le musée de la Pointe-à-Callière est de son temps : matériaux, techniques, intégration d'œuvres d'art, allant même jusqu'à la récupération des vestiges archéologiques et architecturaux qui prennent soudainement un vernis environnementaliste. Si l'on ne peut anticiper le test que le temps fera subir à ce qui nous paraît si actuel, il est heureux de constater que l'émotion transparaît au-delà des artifices, et qu'elle risque d'y rester.

Le musée garde jalousement le trésor de sa petite rivière Saint-Pierre et de son histoire, et renvoie comme un écho contemporain la ville à son fleuve. Montréal est une île, il est agréable de s'en souvenir ailleurs que dans les embouteillages des ponts. Montréal est une île née il y a quelques milliers d'années et les derniers méandres de son passé nous sont racontés par des pierres stoïques qui en gardent la mémoire. Il est agréable de s'en souvenir au détour d'une marche, détour dans l'histoire, s'en laisser imprégner en buvant un café sur la petite terrasse du musée et regarder l'eau du port scintiller.

NOTES

1. Pour en savoir plus sur le développement du projet, voir Francine Lelièvre, « Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal », *Musées*, vol. 14, n° 2, juillet 1992, p. 28-34 et Sylvie Dufresne, « Pointe-à-Callière: comment naît une approche de mise en valeur », *Mémoire vive*, n° 1-2, printemps 1992, p. 46-53.
2. Sur le projet de Dan Hanganu, voir « Dan Hanganu commente le nouveau centre d'interprétation archéologique et historique de Montréal Pointe-à-Callière », *Design*, mai 1992, p. 28-29.
3. L'ensemble muséographique en forme de L offre une superficie d'exposition totale de 4850 m².
4. Exposition du CCA « Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle », qui s'est déroulée du 9 septembre 1992 au 17 janvier 1993 et dont un livre du même nom rappelle l'existence.
5. Les chiffres de fréquentation qu'a compilés le musée en se basant sur la vente des billets se répartissent ainsi : 71 332 plein tarif (adultes), 6310 aînés, 3140 enfants (accompagnés de parents), 6025 étudiants, 6508 forfaits famille, 11 405 élèves (groupes scolaires), 5272 activités spéciales (entrée libre).